

Zeitschrift:	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber:	Société fribourgeoise d'éducation
Band:	23 (1894)
Heft:	10
Rubrik:	Partie pratique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PARTIE PRATIQUE

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES

Un octogénaire plantoit.	
« Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge ! »	
Disoient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :	
Assurément il radotoit.	
« Car, au nom des dieux, je vous prie,	5
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?	
Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.	
A quoi bon charger votre vie	
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?	
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;	
Quittez le long espoir et les vastes pensées ;	10
Tout cela ne convient qu'à nous.	
— Il ne convient pas à vous-mêmes,	
Repartit le Vieillard. Tout établissement	
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blèmes	15
De vos jours et des miens se joue également.	
Nos termes sont pareils par leur courte durée.	
Qui de nous des clartés de la voûte azurée	
Doit jouir le dernier ! Est-il aucun moment	
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?	20
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :	
Hé bien ! défendez-vous au sage	
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?	
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :	
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore :	25
Je puis enfin compter l'aurore	
Plus d'une fois sur vos tombeaux. »	
Le Vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux	
Se noya dès le port, allant à l'Amérique :	
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,	30
Dans les emplois de Mars servant la république	
Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;	
Le troisième tomba d'un arbre	
Que lui-même il voulut enter ;	
Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre	35
Ce que je viens de raconter.	

ORIGINE DU SUJET. — La Fontaine a pris le sujet de cette pièce chez un auteur italien du XVI^e siècle, Lorenzo Bevilacqua, qui publia sous le nom d'Abstemius deux recueils de fables latines. Le conte d'Abstemius est très sec ; en voici la traduction : « Un vieillard décrépit était l'objet des moqueries d'un jeune homme, qui le jugeait fou, de planter des arbres dont il ne verrait pas les fruits. Et le vieillard lui dit : « Toi aussi, tu ne cueilleras peut-être pas les fruits des arbres que tu vas tout à l'heure greffer. » Cela ne tarda pas : le jeune homme tomba de l'arbre sur lequel il était monté pour prendre ses greffes et il se rompit le col en tombant. Cette fable montre que la mort est commune à tout âge. » Ce récit ne vit pas : l'action y a quelque chose de mécanique qui trahit l'intention didactique et

démonstrative : aucune indication de caractères ne s'y trouve. La Fontaine va mettre dans ce sujet sa psychologie, sa sensibilité, sa poésie.

Etudions sa fable : et d'abord notons quelques particularités de langue.

LANGUE ET GRAMMAIRE. — Vers 2. *Passe encore* : expression familière et populaire, qui nous indique dès l'abord un caractère général de la langue, et par suite du style de La Fontaine. Ne consultant que la convenance de ses sujets, il n'a point de souci de chercher l'expression noble. — *De bâtir* : *bâtir* est le sujet de *passe* ; *de*, selon l'emploi si fréquent qu'on en fait, et surtout qu'on en faisait au XVI^e et au XVII^e siècle en français, n'est ici que comme un signe de l'infini. (Comparez l'anglais *to*).

Vers 3. *Jouvenceaux*. Furetière, dans son dictionnaire (1690), note le mot comme « bas et ironique ».

Vers 6. *Fruit*, au sens latin, profit. — *Labeur*, travail. « Il vieillit, note Furetière, et n'est plus guère en usage que dans le style soutenu et dans la poésie. »

Vers 7. *Autant qu'un patriarche* : c'est une façon proverbiale de parler que La Fontaine a déjà employée :

Quatre Mathusalem bout à bout ne pourraient
Mettre à fin ce qu'un seul désire (viii, 25).

Vers 9. *Des soins*. Le mot a un sens plus large qu'il n'aurait aujourd'hui : ce sont les soucis, les préoccupations.

Vers 13. *Il ne convient pas* : le pronom *il* est neutre, et représente *cela*. Cet emploi est fréquent au XVII^e siècle, et a subsisté dans quelque locution dont on use encore aujourd'hui : *il est vrai*, *il se peut*, etc.

Vers 14. Le mot était plus usité au XVII^e siècle que de nos jours, et dans des sens que nous n'entendons plus. « A la cour, dit La Bruyère, rarement on honore le mérite seul, et dénué de grands établissements. » — « Pourquoi s'offenser, dit Nicole, si les hommes ne nous rendent pas des déférences qu'ils ne nous doivent que par des établissements humains. » (Exemples donnés par Furetière). Dans le premier cas, les établissements sont les emplois, charges, titres, la fortune enfin par laquelle un homme s'est établi dans le monde, a donné à sa personne, à son mérite comme un fondement, un support fixes et solides. Dans le second cas, *établissement* est ce que nous nommons *institution*, c'est, dans la phrase de Nicole, ce qui est de fondation humaine. Le mot, chez La Fontaine, embrasse les deux sens, il a toute l'étendue d'acception dont il est susceptible : *tout ce que l'homme fonde vient tard* (parce que ce n'est pas en ses premiers ans que l'homme peut fonder quelque chose — et parce qu'il lui este toujours peu de temps à en jouir), *et dure peu* (en la possession du moins du fondateur). Ainsi quand ces jeunes gens vont chercher quelque établissement, qui sait, malgré leur jeunesse, s'il ne sera bien tardif, et s'ils l'auront autrement que pour mourir aussitôt ?

Vers 15. *Les parques blèmes*. Nous saisissions tout à l'heure dans La Fontaine des termes bas et populaires. Voici des expressions maintenant dont l'origine est littéraire et la couleur noblement élégante. Tout esprit cultivé est alors imprégné d'antiquité, use aisément des tours et des figures de la poésie romaine, notamment de la mythologie. Les Parques sont les trois déesses qui filaient et

coupaient la vie des hommes. *Blème* est l'épithète caractéristique de la Mort (*Pallida Mors*, dit Horace), et du pays des morts (*le rivage blème*, a écrit Malherbe). On a ici un exemple de la diversité des sources de la langue de La Fontaine, et l'on peut juger de la variété, de la souplesse de sa langue où se fondent les éléments les plus disparates.

Vers 17. *Nos termes*. Peut-on parler de la *durée d'un terme*? Cependant on dit *un long terme*. On voit donc que le terme en français n'est pas seulement le point ou le moment où se termine une chose : c'est tout l'espace aussi, et tout le temps, qui sont compris entre deux points, deux moments, l'un initial et l'autre final. Le vieillard prend la vie des jeunes gens et sa vie à l'heure actuelle, et il regarde tout le temps qui peut être donné, à eux et à lui : c'est ce temps réel que limite la mort, qu'il appelle le *terme*.

Vers 15-20. Il faut noter comme dans tout ce passage que le style s'est élevé avec le sentiment : plus un mot familier dans la langue ; toutes les expressions sont sévèrement choisies, graves, grandes, nobles.

Vers 21. *Mes arrière-neveux* : au sens du mot latin *nepotes* : ce sont les descendants, la postérité directe.

Vers 23-24. *Soins et fruit*, dans les mêmes sens que plus haut.

Vers 28. *Allant à l'Amérique*. M^{me} de Maintenon a dit aussi à l'Amérique. L'emploi des prépositions n'était pas aussi rigoureusement fixé qu'aujourd'hui. A se mettait devant un nom de pays : inversement on disait *en Alger, en Avignon, en Jérusalem*.

Vers 31. *Dans les emplois de Mars* : c'est une locution élégante et banale qu'explique le goût du XVII^e siècle pour la mythologie antique. — *La république* : au sens latin, l'Etat, et non pas la forme républicaine de gouvernement. Voyez le titre du chapitre de La Bruyère : *du souverain, et de la république*.

Vers 35. *Pleurés du vieillard* serait une incorrection aujourd'hui. Mais cette tournure est conforme à l'usage de tous les grands écrivains du XVII^e siècle. On ne fait point difficulté de faire rapporter le participe ou l'adjectif, jetés de tête de la proposition, soit au régime du verbe, soit à un adjectif possessif qui contient l'idée de la personne ou de la chose que (comme ici) ce participe ou cet adjectif qualifiait. Voici quelques exemples de Racine :

Songez de quelle ardeur dans Ephèse adorée,
Aux filles de cent rois je vous ai présérée (*Mithr.*, vers 1895)
Voilà comme occupé de mon nouvel amour,
Mes yeux, sans se fermer, ont attendu le jour (*Brit.*, 545).

On voit, par ces observations, par combien de détails et de nuances, la langue de La Fontaine, qui, à première vue, nous paraît si claire, si moderne, diffère pourtant de notre usage. Et de plus, dans cette étude, on peut, en observant les diverses origines et couleurs des expressions usitées par La Fontaine, se rendre compte d'un des caractères les plus délicats de son style.

L'ACTION. On a souvent comparé les *Fables* à de petits drames. Et La Fontaine lui-même a dit de son œuvre :

Une ample comédie à cent actes divers.

Si nous considérons donc la fable qui nous occupe au point de vue où l'on se place pour juger une œuvre dramatique, nous en étudierons d'abord l'action.

Cette action est, en elle-même, fort peu de chose :

Un octogénaire plantait.

Voilà le fait initial, la donnée fondamentale du récit.

Trois jeunes gens se moquent de l'octogénaire. Et les trois jeunes gens meurent avant l'octogénaire. Voilà toute l'action. Le travail du vieillard qui plante, est le point de départ : le triple accident qui enlève les jeunes hommes, forme le dénouement. Entre ces deux faits, rien que le développement des caractères par le dialogue.

Il y a là une simplicité d'action qu'il est impossible de ne pas rapprocher de la structure des tragédies classiques, et en particulier des tragédies de Racine. La Fontaine fait servir l'action à la manifestation des sentiments et des humeurs : c'est dans l'action morale qu'il place l'intérêt, et il ne développe pas l'action extérieure pour elle-même. Le caractère sensible du théâtre classique se révèle ainsi jusque dans les petits drames que La Fontaine met en récit.

LES CARACTÈRES. La Fontaine met en scène trois jouvenceaux. Ces trois jouvenceaux se confondent pour nous ; le dénouement seul les distingue : l'un a l'esprit d'aventure ; il va chercher fortune aux lointaines colonies du Nouveau Monde. Le second est un ambitieux, d'humeur guerrière. Le troisième a des inclinations paisibles ; il reste au pays natal, il cultive sa terre, il soigne ses arbres : c'est des trois le plus semblable au vieillard qu'ils ont raillé.

Mais dans le corps de la Fable, ces diverses humeurs ne sont point notées. On ne sait qui des trois prend la parole et ce sont les pensées de tous les trois que le poète ramasse dans un seul discours. Il nous fournit ainsi un remarquable exemple de sobriété et de mesure. Car cette confusion de trois personnages est déterminée par la convenance du sujet. Que veut montrer le poète ? La téméraire confiance de la jeunesse. Il n'importe quel est le caractère individuel des jeunes gens : tous, l'aventurier comme le guerrier, et ces deux autant que le sédentaire pacifiques, tous se croient assurés d'une longue durée. Les différences de tempérament s'effacent dans cette commune disposition de la jeunesse.

A cette confiance s'annexent la légèreté, l'insolence, diverses nuances de sentiments délicats et précis, que le langage des jeunes gens va nous découvrir.

Représentons-nous la scène : le vieillard dans son jardin, appliqué à son travail. De l'autre côté de la haie, trois voisins, comme il se fait à la campagne, le regardent faire, en gens pour qui le temps n'est pas précieux. Ils ne lui parlent pas d'abord : mais ils parlent haut sans souci qu'il entende. Ils s'égaient, se gaussent, se poussent du coude en riant (vers 2 et 4). Ce vers 4, si dur, s'explique ainsi : il n'est pas adressé au vieillard, c'est une réflexion qu'échange les jeunes gens. Et nous saissons ici par quelle fine intuition le poète a mis trois jeunes gens au lieu d'un, que lui présentait Abstemius. Ce n'est pas pour le dénouement : nous avons trois chutes au lieu d'une, et ces coïncidences sont vraiment bien extraordinaires ; mais, semble-t-il, c'est plutôt pour la vérité morale que pour la force de la leçon, que le poète a multiplié ses personnages. On voit bien ces trois garçons, de vieux camarades, qui vont volontiers en bande, se donnant le bras : et réunis, ils ont un aplomb que séparés ils n'auraient pas. Un seul n'attaquerait pas le vieillard : il ferait sa réflexion *in petto*, et, s'il parlait au bonhomme, ce serait sans irrévérence. Ensemble, ils valent moins, ils s'excitent ; ils commencent par railler entre eux, jusqu'à ce que le plus hardi ou le plus vaniteux de la bande interpelle le travailleur (au vers 5).

Les vers 5 et 6 sont d'une impertinence qui s'accuse au vers 7 par l'ironique comparaison du patriarche. Les vers 9 et 10 sont très durs. Les vieillards à l'ordinaire n'aiment pas qu'on leur parle du terme dont ils approchent : et cet avis direct que *l'avenir n'est pas fait pour eux* est le plus blessant qu'on puisse leur donner. Mais le vers 10 renchérit encore sur cette dureté :

Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées.

De quel droit, de quel front ces enfants font-ils la morale au vieillard ? est-ce à eux de lui parler de ses fautes ? est-ce à eux de les connaître, de les juger ? Il y a là une inconvenance grossière

Le beau vers qui suit reprend la pensée des trois précédents en termes qui doivent rendre le sentiment de la mort prochaine plus cuisant pour le vieillard. Il y a comme une joie féroce dans cette insistance à présenter le *long espoir et les vastes pensées* à celui qui se le doit interdire. Et ce sentiment s'achève dans cet éclat de confiance indiscrète et folle :

Tout cela ne convient qu'à nous-mêmes.

Rien peut-être ne nous est plus cruel dans la privation des biens que la vue de ceux qui en jouissent et c'est ce dont ne s'avisent pas ces jeunes gens, dont le manque de tact révèle un égoïsme peu généreux.

Ici le vieillard entre en scène. Il répond avec une gravité douce en contraste avec la superbe impertinence des trois garçons. Avec une rare élévation de pensée, il explique la loi commune. Aucune fortune humaine n'a de durée. Aucune vie humaine n'a de durée. On n'est jamais sûr du lendemain. Mais il précise le lieu commun. Les jeunes gens ont comparé leur vie à la sienne : il accepte la comparaison, et leur demande de quel avenir ils sont plus assurés que lui.

Mais le discours des jeunes gens impliquait une pensée égoïste : *pourquoi faites-vous un travail qui ne peut rien vous rapporter ?* J'admetts, répondit-il, qu'il ne me rapporte rien, à moi : mais si je travaille pour ma postérité ? Le plaisir futur de mes descendants que je me représente, c'est mon plaisir actuel et effectif. Ainsi cette réponse est d'un homme qui a dépouillé l'égoïsme, et qui jouit délicatement du bien qu'il fait.

Et par une transition vive (*j'en jouis aujourd'hui, j'en jouirai peut-être demain et quelques jours encore*), le vieillard revient à l'idée par laquelle il a commencé, à l'idée essentielle du discours. Mais il lui donne un tour nouveau. Tout à l'heure, il montrait aux jeunes gens qu'ils n'étaient pas plus maîtres que lui de l'avenir : ici, il leur dit qu'il est aussi sûr qu'eux du lendemain : et il termine par une forte et amère image :

Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.

C'est la seule vengeance qu'il se permette de tirer de leur brutale impertinence.

En quelques vers, un caractère aimable, ferme, noble, s'est découvert à nous : il se complète par les derniers vers où il donne aux moqueurs des larmes qu'il ne leur a pas promises : trait délicat et touchant, qui, atténue la brutalité du dénouement.

RÉMINISCENCES ET IMITATIONS LITTÉRAIRES. Ce discours du vieillard est tout parfumé de souvenirs antiques : le thème de la brièveté de la vie, de la soudaineté de la mort est un des plus fréquents que les moralistes et les poètes anciens aient traité. En une douzaine de vers, La Fontaine a cueilli la fleur et condensé la substance des meilleures pensées que la littérature romaine nous offre sur ce thème.

Déjà le discours des jeunes gens nous offrait quelques traits empruntés. Ainsi vers 8 et 9 : Horace avait dit : « Pourquoi, dans notre vie si brève, faisons-nous si bravement tant de projets ? » (*Odes I, 11, 6-7*). Vers 11 : Horace encore : « La brièveté de notre vie nous interdit le long espoir. » (*Odes I, 4, 15*). La Fontaine a seulement appliqué à un individu les conseils donnés par le poète ancien à tous les hommes.

Le vieillard reprend un propos de Cicéron (*sur la vieillesse*, ch. xix) : « Y a-t-il quelqu'un assez fort pour se croire assuré, même en la jeunesse, de vivre jusqu'au soir ? Même, à cet âge, les risques de la mort sont bien plus nombreux qu'au nôtre... Aussi peu de jeunes arrivent-ils à la vieillesse..... Mais, dira-t-on, le jeune homme espère une longue vie, le vieillard ne peut l'espérer. Espoir déraisonnable : car y a-t-il rien de plus fou que de tenir l'incertain pour certain, le faux pour vrai ? Cicéron a dit encore dans son traité *Des fins des biens et des maux* : « Personne peut-il se tenir assuré de l'état où se maintiendra son corps, je ne dis pas jusqu'à l'année prochaine, mais jusqu'au soir ? » Horace, dans un ode (I, 11, 8) : « Cueille le jour présent, sans compter sur le lendemain. » Sénèque, dans son *Thyeste* (vers 619-620) : « Personne n'a été le favori des dieux au point de pouvoir s'assurer du lendemain. » Lorsque le vieillard parle de ses arrière-neveux, là encore nous retrouvons sous les termes qu'il emploie les paroles des anciens : Virgile (*Georg. II, 58*) a dit d'un arbre : « Il vient lentement, et donnera son ombre aux lointains arrière-neveux ; » vers traduit ainsi par Malherbe :

(Il) réserve tardif son ombrage aux neveux.

Virgile encore (*Eglogues IX, v. 50*) a écrit : « Greffe tes poiriers, Daphnis : tes neveux en cueilleront les fruits. » Mais il faut remarquer que ni l'un ni l'autre de ces vers n'expriment le sentiment que notre poète veut rendre ici. Au contraire, il se trouve dans le passage suivant de Cicéron (*sur la vieillesse*, ch. vii), qui y ajoute même un accent religieux : « On n'est jamais assez vieux pour ne pas croire qu'on ait une année à vivre : mais les vieillards s'appliquent à des travaux dont ils savent bien qu'ils ne retireront pas le fruit. *Il plante des arbres pour la génération suivante*, comme dit Cécilius dans ses *Camarades*. Un cultivateur, si vieux qu'il soit, ne doit pas hésiter à répondre, si on lui demande pour qui il plante : *Pour les dieux immortels, qui n'ont pas commandé seulement à mes pères de me remettre ces biens, mais à moi aussi de les remettre à ma postérité.* »

On peut juger par tous ces rapprochements combien véritablement les anciens ont été les maîtres de La Fontaine.

(A suivre.)

(*Manuel général.*)

